



**EDITH
BRUCK**

**Pourquoi
aurais-je
survécu ?**

Poèmes

PRÉFACE DE RENÉ DE CECCATTY

Rivages poche
Petite Bibliothèque

INÉDIT

*Pourquoi aurais-je survécu
sinon pour témoigner
avec toute ma vie
avec chacun de mes gestes
avec chacune de mes paroles
avec chacun de mes regards.*

Née en 1931 en Hongrie, Edith Bruck, a été déportée avec sa famille en avril 1944. Ayant survécu aux camps de concentration, elle s'installe en Italie dont elle adopte la langue. Dès 1959, elle publie des récits inspirés de sa déportation, implacables, mais dépourvus de haine, qui lui vaudront, outre l'amitié de Primo Levi, les plus grands prix et une reconnaissance internationale. Son œuvre poétique (publiée de 1980 à nos jours) constitue une véritable autobiographie en vers, en écho à son témoignage.

Collection dirigée par Lidia Breda

DU MÊME AUTEUR

Signora Auschwitz : le don de la parole (Kimé)

Qui t'aime ainsi (Kimé/Points)

Lettre à ma mère (Kimé)

Le Pain perdu (Sous-Sol)

Edith Bruck

Pourquoi
aurais-je survécu ?

Poèmes

*Choix de textes, traduction et préface
de René de Ceccatty*

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Cette anthologie est constituée de poèmes choisis dans deux recueils, *Versi vissuti, Poesie (1975-1990)*, eux-mêmes réunis par Michela Meschini pour les éditions EUM (edizioni università di Macerata), 2018, reprenant trois recueils, *Il tatuaggio* (Guanda, 1975), *In difesa del padre* (Guanda, 1980) et *Monologo* (Garzanti, 1980). Et *Tempi* (La nave di Teseo, 2021). Le choix a été fait avec l'accord de l'auteur.

Couverture : © Fondazione Centro di Documentazione
Ebraica Contemporanea di Milano,
Collection « Bruck Edith »

© Edith Bruck, 2021

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022
pour la préface, la traduction française
et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-5538-9

PRÉFACE

La poésie, plutôt que la prière

« S'ils parlent dans ces étincelles,
Dis-je, je t'en prie, mon seigneur,
Je t'en conjure mille fois,

Fais-les parler... »

DANTE, *Divine Comédie*,
L'Enfer, XXVI.

Les textes que nous proposons ici constituent un choix puisé dans la quasi-totalité de l'œuvre poétique d'Edith Bruck, qui a publié, sur une quinzaine d'années, de petits volumes, entre 1975 (*Il tatuaggio {Le Tatouage}* : l'auteur avait quarante-quatre ans) et 1990 (*Monologo {Monologue}*), avant de les réunir en 2018, en une seule anthologie (*Versi vissuti {Vers vécus}*). À quoi s'est ajouté un recueil récent, *Tempi {Temps}* (sorti en 2021, à l'âge de quatre-vingt-dix ans) dont nous avons traduit de larges extraits.

Il s'agit d'une sorte d'autobiographie en vers, qui accompagne le reste de sa création littéraire par des rêveries, des réflexions, des scènes et des images parfois violentes et douloureuses, mais toujours animées d'une profonde humanité et dotées d'une précision extrême de la mémoire. Nous avons respecté l'ordre de publication (en précisant dans les sources l'origine de chaque poème), à l'exception des quatre premiers, particulièrement frappants, que nous avons mis en tête de volume.

Durant sa vie entière, Edith Bruck a écrit des récits sur sa déportation à Auschwitz l'année de ses treize ans. Elle a alors été arrachée à son petit village hongrois, avec toute sa famille et tous les Juifs qui y vivaient, tous victimes d'un antisémitisme quotidien avant d'être arrêtés par les gendarmes hongrois, emmenés dans le ghetto d'une ville voisine pour être ensuite déportés vers Auschwitz.

Elle a également écrit des romans et des scénarios inspirés par d'autres épisodes de sa vie intime. Mais la totalité de son travail contient des références, directes ou indirectes, à cette expérience extrême à laquelle elle a survécu.

Si son œuvre en prose est frontale et directe, les poèmes qui lui font écho permettent des développements parfois plus intérieurs et montrent combien toutes ses pensées sont habitées, à tout moment de son existence, par les images du

passé et répondent à l'exigence d'un témoignage à la fois personnel et collectif, intime et politique. La forme poétique, dans sa simplicité limpide, donne à ces images, et à ce témoignage, une évidence lumineuse, à laquelle la langue italienne qu'elle a choisie, la substituant au hongrois qui était celle de sa jeunesse et de ses parents, mais aussi celle de ses premiers bourreaux antisémites, ajoute encore plus de clarté et de fluidité. Les saynètes qui se succèdent dans cet album d'un écrivain blessé et combatif sont autant de pierres apportées à l'édifice du souvenir.

Dans sa petite enfance, Edith Bruck, alors Edith Steinschreiber, avait, malgré la grande pauvreté de ses parents, l'isolement et l'inculture de son environnement, un rapport privilégié avec la poésie. Car elle allait à l'école. Bonne élève, elle devait à sa réussite scolaire et à son goût des études, d'échapper, en partie seulement, à la persécution dont les Juifs du village hongrois, Tiszabercel, où elle vivait, étaient victimes. Elle a raconté cette période brève qui a précédé sa déportation, dans plusieurs de ses livres. Échanger la lecture de poèmes avec des amis était une activité essentielle et le plus souvent la garantie d'un rapport profond. Il est toujours mystérieux de découvrir le destin d'un futur écrivain qui naît dans un milieu très modeste où les livres sont

rare et même absents, et où l'école est l'occasion d'une familiarisation avec la littérature. Dans le cas d'Edith Bruck, la sensibilité de lectrice et de future narratrice et poète a été accrue par des circonstances historiques tragiques, puisqu'elle a été déportée encore très jeune avec sa famille, et devait compter sur sa mémoire, sa culture, sa sensibilité, sa ténacité intérieure pour ne pas sombrer dans l'avilissement bestial auquel les nazis voulaient la réduire, avec ses compagnes.

Primo Levi, qui allait devenir un proche ami d'Edith Bruck, a décrit, dans un célèbre passage de *Si c'est un homme* sur Dante et le chant d'Ulysse (le chant XXVI de *l'Enfer*), lui aussi ce phénomène, cette ressource sur laquelle il fallait compter et où la poésie jouait son rôle de structuration et d'abstraction.

Écrire a été pour Edith Bruck une obsession, non seulement en raison d'une affinité avec la littérature et les premiers poètes hongrois dont elle a eu une connaissance précoce, mais aussi parce qu'il était vital pour elle de maintenir la mémoire de son enfance et de sa déportation. La première pour préserver un temps, non pas idyllique, car les conditions matérielles et les prémices de la persécution étaient particulièrement dures, mais du moins affectueux, aimant et libre, où se détache la figure de sa mère qui

sera assassinée par les nazis, comme son père et l'un de ses frères (à eux aussi, dans des vers de mémoire hallucinée, elle consacre des poèmes qui lui permettent de revivre des scènes déchirantes, toujours prêtes à resurgir trente ans, quarante ans, quatre-vingts ans même après avoir été vécues, et mille fois remémorées en rêve ou à l'état de veille). La seconde pour raconter l'expérience atroce de la déportation. Profondément honnête et précise, Edith Bruck a toujours voulu faire revivre ces années avec une extrême précision, sans en cacher les ambiguïtés et en refusant tout manichéisme et, *a fortiori*, toute haine. Élevée dans une famille de six enfants, par une mère profondément pieuse, d'une espérance indémontable dans des temps meilleurs, rêvant de la Terre promise et de la bienveillance d'un Dieu qui semble pourtant les avoir bien abandonnés, et par un père, lui aussi naïf par excès d'honnêteté, vivant du transport de bêtes et d'un tout petit commerce de produits alimentaires, elle sait qu'elle va devoir creuser sa voie, sans prévoir toutefois l'horreur qui attend son peuple.

Elle devait préciser : « C'est après la guerre que j'ai découvert les grands poètes de mon pays comme Attila, Ady, Kosztolányi et Illyés. Parmi eux, c'est surtout Attila que j'ai le plus aimé, contraint à mener une vie épuisante, jusqu'à son

suicide, en 1937. J'étais convaincue que la poésie était prophétie, que la poésie était la folie des purs, des innocents ; la poésie ne cache pas, ne trompe pas et les poésies réussies, valables, belles, contiennent des beautés et des vérités absolues¹. »

Ce n'est donc pas en hongrois, mais en italien qu'elle écrira. Bien sûr, au retour des camps, elle commence par écrire en hongrois, puisque c'est encore sa langue. Mais une langue qui appartient aussi à ceux qui les ont persécutés, elle et les siens, qui ont refusé sa religion et ses rites, qui les ont dénoncés et ont permis leur déportation. Ce retour est pour elle une immense désillusion qu'elle racontera dès son premier livre, *Qui t'aime ainsi*, paru en 1959, en italien et en Italie. Elle ne se sent plus chez elle dans le village qui l'a vue naître et où sa petite maison familiale a été pillée et dévastée par les autres villageois. Ses sœurs et son frère ont choisi la Tchécoslovaquie et Israël pour reprendre goût à la vie. Plus tard l'Argentine, le Brésil, les États-Unis. Elle-même a hésité. Elle a cru qu'Israël serait cette terre d'accueil que lui promettait tant sa mère. Mais elle ne s'y est pas sentie heureuse. Et, ainsi qu'elle le racontera

1. Notice de l'auteur, à la fin de la préface de *Tatuaggio*, repris dans le recueil *Versi vissuti*, edizioni università di Macerata, 2018.

précisément dans *Le Pain perdu*, son récit le plus récent, accueilli comme un chef-d'œuvre en Italie, elle a préféré s'éloigner d'un pays où la vie était trop dure et qui lui offrait des perspectives militaires lui faisant horreur. Après avoir exercé plusieurs métiers subalternes pour survivre (dans des cafés, des hôpitaux) et tenté de vivre des expériences amoureuses (deux mariages malheureux avec des hommes aimants, mais brutaux et possessifs), elle se marie encore pour échapper aux obligations militaires. Et c'est par reconnaissance envers le mari qui lui a donné son nom, qu'elle a conservé, bien qu'elle ait rapidement divorcé. Profitant de la proposition insolite d'un directeur de troupes de cabaret, elle entreprend, comme chanteuse et danseuse improvisée, une tournée en Grèce et en Turquie. Et un autre imprésario l'engage pour aller en Suisse et, finalement, à Naples où pour la première fois depuis sa déportation elle se sent en terre amie. C'est donc l'Italie qui va devenir son pays, et l'italien sa langue.

Les notes qu'elle a prises en hongrois depuis 1945, c'est en italien qu'elle les traduit, les réécrit, tout en s'insérant dans un milieu artistique dont elle perçoit à la fois la poésie, à travers des filles, comme elle, égarées et provenant de cultures diverses, et la fragilité, la superficialité. Sa beauté lui permet d'abord d'être engagée dans